

qu'un Anglais, et qu'il ne pleurerait pas. Il n'y a peut-être pas de pays dans le monde où la joie se manifeste avec plus de sensibilité que parmi ces insulaires. Néanmoins lorsqu'ils se furent livrés à l'expansion de leurs sentimens tendres, ils reprirent leur gaîté accoutumée : les femmes surtout furent de très-bonne humeur.

Le jeune chef, ami de Touaï, était venu de la grande île pour le voir, avec huit autres naturels. Il me témoigna beaucoup d'amitié, et s'attacha particulièrement à moi. Malheureusement je n'entendais pas assez la langue pour comprendre tout ce qu'il me disait.

En retournant au village où nous avions laissé notre compagnon M. Kendall, nous eûmes le plaisir de voir que tous les habitans étaient rentrés chez eux. Rassurés sur notre compte, ils nous regardaient comme des amis, descendirent la montagne avec nous, et aidèrent nos matelots à mettre notre canot à la mer.

Douaterra nous apprit que les chefs George et Tipponié, avec une centaine de guerriers d'Ouanghéroa, étaient campés à peu de distance d'un village que nous apercevions sur la grande île. Ils s'y étaient rassemblés pour les funérailles d'un chef défunt. Douaterra s'était réconcilié avec George, jadis son ennemi. Lui ayant

annoncé notre arrivée et notre projet d'établissement, celui-ci exprima un vif désir de venir à bord.

M. Marsden jugeant combien il serait intéressant pour les missionnaires de se concilier l'amitié des tribus voisines, résolut de prévenir George, et d'aller le voir à terre. Ces tribus avaient souvent attaqué Tippounah, lieu où l'on allait se fixer. Elles s'étaient montrées si formidables, qu'elles étaient la terreur des habitans : il convenait donc de profiter de cette occasion de faire alliance avec elles. En conséquence M. Marsden prenant avec lui MM. Kendall et Hall, ainsi que Douaterra et Choungi, s'embarqua pour la grande île. J'étais de la partie. En mettant pied à terre, Douaterra nous précéda pour avertir George de notre venue. Après avoir traversé un village, dont les habitans ouvraient de grands yeux pour nous regarder, nous parcourûmes une distance d'un demi-mille, et nous arrivâmes au camp de ces sauvages.

Nous fûmes d'abord surpris de l'apparence grotesque de ces hommes. Cependant ce mouvement fit bientôt place à la réflexion que nous étions sans armes à quelques pas de distance, et par conséquent à la merci des sauvages, dont nous ne connaissions pas les dispositions pour nous ; mais nous n'en persistâmes pas

moins à poursuivre notre projet. Dès qu'il nous aperçurent, une vieille femme tenant une natte rouge, l'agita en l'air, en criant à haute voix à plusieurs reprises : *Haromāi, haromāi* (venez) ; salutation ordinaire d'amitié et d'hospitalité. Cette invitation, qui est sacrée parmi eux, nous encouragea dans notre résolution, et nous avançons hardiment, lorsque Douaterra nous arrêta, en nous disant que bien qu'assuré de leur bonne foi, d'après le signal qu'ils avaient donné, il convenait que Choungi et lui eussent une entrevue avec eux avant d'entrer dans leur camp, afin que notre réception fût plus cordiale. Ayant causé un instant avec George et Tipponié, il nous pria d'approcher. M. Marsden alla vers les chefs, et leur prit la main ; M. Kendall, M. Hall et moi en fîmes autant. Les chefs, au nombre de trois, étaient debout ; leurs guerriers, assis autour d'eux, avaient leurs lances fichées en terre, et semblaient montrer la plus grande déférence pour leur autorité. La vieille femme ne discontinuait pas de mouvoir la natte rouge, et de répéter des paroles qui étaient des prières spéciales pour l'occasion. Mais le pacte de l'amitié devait être scellé par une autre cérémonie plus expressive. Douaterra et Choungi se levant avec l'air d'une confiance sans réserve, firent partir leurs pistolets ; George et Tipponié suivirent cet exemple. Je

pensai que j'en devais faire autant : je tirai donc mon fusil ; les guerriers qui jusqu'alors s'étaient tenus tranquilles, se mirent de la partie. Les uns tirèrent des coups de fusil, d'autres frappèrent leurs lances les unes contre les autres : ce fut un bruit étourdissant ; puis la danse de guerre commença. Elle était accompagnée de gestes si horribles et de hurlemens si affreux, que l'âme la plus résolue pouvait ressentir un certain mouvement de terreur.

Les clameurs ayant cessé, je pus contempler tranquillement le tableau intéressant que j'avais devant moi. Les guerriers, au nombre de cent cinquante, tous très-beaux hommes, étaient campés sur une colline conique. Les chefs, pour se distinguer des autres, avaient des manteaux de pelleteries de couleurs variées, attachés à leurs nattes : ils pendaient par dessus, à peu près comme la veste de nos houzards. Sous ce manteau de peau, quelques-uns de ces guerriers étaient vêtus d'une manière plus brillante que les chefs. Plusieurs avaient leurs nattes ornées de bordures de fantaisie qui ne manquaient pas de goût, ou tellement lustrées, qu'on aurait cru qu'elles étaient de velours. Elles étaient toutes en phormium : on en voyait de teintes en rouge avec de l'ocre. Chaque homme en portait deux ; celle de dessous était toujours

fixée autour du corps avec une ceinture, dans laquelle était passé le patou-patou.

A l'exception de ces chefs, peu de ces hommes étaient tatoués : tous avaient leurs cheveux bien peignés et relevés sur le sommet de la tête, où ils formaient un nœud orné de longues plumes de goëland. Plusieurs portaient pour pendeloques les dents des ennemis qu'ils avaient vaincus : une parure moins choquante pour les yeux d'un homme civilisé était la plaque de jade que quelques-uns avaient sur la poitrine, et qui représentait une figure humaine grossièrement sculptée ; mais je fus vivement ému en reconnaissant parmi leurs bijoux les piastres provenant du pillage du navire anglais le *Boyd*, dont ils avaient égorgé l'équipage.

Leurs lances n'étaient pas toutes de la même longueur ; les courtes se décochent comme des javelots. Plusieurs avaient des haches de bataille et une arme qui ressemblait à une hallebarde de sergent, et dont le haut était orné de grosses touffes de plumes de perroquet. D'autres brandissaient de longues massues faites de côtes de baleine, et tous portaient le patou-patou, dont la forme ressemble à celle d'un battoir à bords aigus. Cet instrument formidable qui doit fracasser d'un seul coup le crâne d'un ennemi, était ou en jade

ou en côte de baleine, ou en pierre d'une couleur foncée et susceptible d'un beau poli. Les seuls outils qu'ils emploient pour façonner ces armes sont une coquille ou une pierre tranchante. Tipponié qui était le frère de George, s'en était fait une en fer, et l'avait rendue si unie, qu'on en était étonné.

Je savais que tous ces hommes avaient participé au massacre de l'équipage du *Boyd*, et cependant malgré l'horreur que j'éprouvais, je ne pouvais m'empêcher de leur trouver un air de bonté et de franchise qui ne détruisait pas leur tournure militaire. George était le seul dont la physionomie annonçât la méchanceté et la dissimulation. Ses fréquens rapports avec les matelots européens lui avaient aussi donné une certaine familiarité mêlée à une dose d'impudence moqueuse qui le distinguait totalement de ses compatriotes, et nous le rendait odieux : nous préférions à ce caractère dépravé la grossièreté naturelle de ses compatriotes. Ayant servi à bord de plusieurs navires anglais qui faisaient la pêche de la baleine, et où il avait acquis son nom de George, il parlait anglais très-couramment. M'étant avancé pour lui prendre la main, il pensa qu'il devait me rendre cette marque de politesse en me disant : « Comment te portes-tu, mon garçon ? » Cette phrase fut prononcée d'un ton de familiarité si

vulgaire, et si différent de la simplicité de l'amitié, qu'ils excitèrent chez moi l'horreur et le dégoût. Mais je cachai mes sentimens, car il fallait être très-circospect avec ce chef entreprenant, et je me gardai bien de lui laisser soupçonner à quel point il m'était désagréable.

Etant retournés au village, nous nous y assimes à terre pour manger le poisson et les pommes de terre que les gens de Choungghi avaient fait cuire. Bientôt nous fûmes entourés d'une foule de naturels qui nous regardaient avec une curiosité extrême : la plupart n'avaient jamais vu un Européen ou *Packaka-kiki*. Nous leur causions une bien grande surprise, et ils l'exprimaient de toutes les manières; leurs grimaces nous amusèrent beaucoup : on leur donna du biscuit et du sucre candi qu'ils trouvèrent fort à leur goût.

Le repas fini, nous nous sommes promenés dans le village, qui consistait en une cinquantaine de cabanes; la population était de cent cinquante habitans. Les maisons étaient mieux bâties que celles de l'île : chacune était entourée d'un petit hangar destiné à y prendre les repas.

Choungghi nous apprit que ce village appartenait à Kedah, chef subalterne et frère de Kanghéroa son supérieur. Il est entouré de collines où croît avec abondance la fougère, dont la racine fait la base de la nourriture de ce peuple. J'ob-

servai sur la plage deux pirogues de guerre très-belles; les extrémités en étaient ornées de sculpture; des plumes de diverses couleurs en embellissaient d'autres parties.

Le soir nous sommes retournés avec Choungghi au camp de George, où M. Marsden avait résolu de passer la nuit; la bonne réception que les guerriers lui avaient faite l'encourageait à donner cette marque de confiance à ce chef et à nous livrer à sa bonne foi.

Après avoir mangé quelques pommes de terre, on s'entretint avec George de la catastrophe du *Boyd*. Ce navire de cinq cents tonneaux avait été affreté par le gouvernement pour porter des condamnés à Port-Jackson. Ayant rempli son engagement, le capitaine fit voile pour la Nouvelle-Zélande, dans l'intention d'y couper du bois de charpente, qu'il voulait aller vendre à la côte nord-ouest de l'Amérique. Il avait pris à bord, à la Nouvelle-Galles, George et un de ses compatriotes qui convinrent de servir comme matelots pour gagner leur passage. George nous raconta qu'étant tombé malade dans la traversée, il s'était trouvé hors d'état de travailler. Le capitaine attribuant son inaction à la mauvaise volonté, le menaça et l'injuria. George ayant essayé de lui faire des remontrances, fut attaché sur le pont et fustigé. Ce

traitement dégradant l'exposa pendant le reste du voyage aux railleries amères des matelots.

Il n'en fallait pas tant pour exaspérer au plus haut degré un homme du caractère de George. L'injure resta profondément gravée dans son esprit; il jura de se venger; la perfidie ne lui coûta rien pour y parvenir. Ce fut par ses suggestions que le capitaine entra dans le port de Ouanghéroa, où jamais navire européen n'avait mouillé. Il lui permit ensuite d'aller à terre après l'avoir dépouillé de tout, même de ses habits, de sorte que George arriva nu parmi ses compatriotes: quelle humiliation pour un chef! Il leur raconta tous les mauvais traitemens dont le capitaine l'avait accablé; tous s'écrièrent qu'il fallait le tuer, ainsi que son équipage, et détruire le bâtiment.

L'imprudence du capitaine facilita aux sauvages l'exécution de leur projet sanguinaire: il descendit à terre sans songer qu'il se mettait à la merci d'un homme qu'il avait offensé mortellement, et dont il devait craindre le ressentiment. A peine il avait débarqué, qu'il fut assommé par Tipponié; ses matelots partagèrent son triste sort, et furent dépouillés par leurs assassins, qui se revêtant de leurs habits, coururent à bord et y continuèrent le carnage: les marins, les passagers, hommes, femmes, enfans, tout fut égorgé, à l'ex-

ception d'une femme, de deux enfans et d'un mousse. Tippahé qui était arrivé le matin dans la baie des Iles, essaya de soustraire au massacre des infortunés qui s'étant d'abord sauvés dans les manœuvres, en descendirent pour se mettre sous sa protection. Les meurtriers dévorèrent ensuite les corps de leurs victimes.

La femme qui ne fut pas assommé, avait eu le bonheur d'échapper aux poursuites de ces barbares. Elle reparut lorsque leur soif du sang fut assouvie; ils l'épargnèrent et la traitèrent même avec bonté. Quant au mousse, il avait pendant la traversée rendu différens services à George; pendant qu'on égorgait ses camarades il se hâta de chercher un refuge sous la protection du chef, en s'écriant d'une voix lamentable: « George, est-ce que tu me tueras? — Non, mon enfant, lui « répondit George, chez qui la reconnaissance « fut en ce moment plus forte que la cruauté; « non, je ne te tuerais pas; tu es un bon garçon. » En même temps il le prit par la main et le mit à couvert de la furie de ses compatriotes.

Près de soixante-dix personnes perdirent la vie dans cette funeste occasion. Plusieurs des assassins sautèrent en l'air par l'explosion de la soute aux poudres, qui prit feu, parce qu'un des chefs s'en tint trop près en tirant un coup de fusil à des matelots. George nous ayant raconté toutes

les circonstances de cet horrible événement, dit à M. Marsden que si nous voulions l'accompagner à Ouanghéroa, nous pourrions recueillir dans les débris du *Boyd* ce qui nous ferait plaisir, et que de mer basse il y avait moyen de prendre les canons, ainsi que des pièces de bois. Il restait fort peu de piastres; la plupart avaient été échangées parmi les différens chefs.

Nous dormîmes à la belle étoile au milieu de ces cannibales; M. Marsden était couché d'un côté de George et moi de l'autre. Le lendemain 21 décembre nous nous sommes réveillés très-bien portans. Ayant invité ce chef et son camarade Tipponié à déjeuner avec nous à bord, ils acceptèrent sans hésiter: quand ils mirent le pied sur le pont, l'équipage rangé en ligne les salua de trois acclamations; ce qui leur prouva le plaisir que nous éprouvions à les recevoir: ils furent ensuite conduits dans la chambre et placés d'un côté de la table; M. Marsden et Douaterra qui remplissait les fonctions de maître des cérémonies était de l'autre; les autres Indiens et moi, nous remplissions les intervalles vides. On apporta les présens; c'étaient des toiles de l'Inde imprimées en rouge, des plaques de fer, des ciseaux, des clous, des hameçons. Douaterra invita M. Marsden à commencer la distribution, par Tipponié qui était le plus âgé, puis de passer à

George. Ce peuple tient beaucoup à ces particularités du cérémonial, et observe strictement les égards dus à l'âge. On donna en même temps à chaque chef un exemplaire de la proclamation du gouverneur Macquarie, dont Douaterra leur expliqua la substance. Cette affaire terminée, nous nous prîmes tous la main fort amicalement, et les acclamations recommencèrent; les sauvages nous les rendirent.

Douaterra s'adressant alors à George, lui régla le plan de sa conduite future, et lui dit que puisque les blancs ne le considéraient plus comme ennemi, et qu'il n'avait pas à craindre de représailles de leur part pour le massacre qu'il avait commis, il devait s'efforcer de faire oublier le passé et d'obtenir la continuation de leur amitié, parce que dans le cas contraire le gouverneur Macquarie expédierait un vaisseau avec un nombre d'hommes suffisant pour exterminer tous les habitans de Ouanghéroa. Il lui recommanda ensuite de ne pas attaquer Tippounah, parce qu'on repousserait ses agressions, de manière à le faire repentir de sa témérité. George écouta ce discours avec attention, et ne l'interrompit que pour déclarer de temps en temps, en remuant la tête et en s'écriant: non, non, qu'à l'avenir il ne se rendrait coupable d'aucun acte d'hostilité. La chaleur qu'il y mettait, prouvait qu'il était sincère.

Cette assurance donnée et le déjeuner fini, les chefs de Ouanghéroa retournèrent à terre, très-satisfaits de nos présens, de notre réception et de notre munificence.

Le 22 décembre nous sommes entrés dans la baie des Iles; le frère et le fils Korra-Korra vinrent à bord: ce dernier était âgé de dix ans, et vêtu d'un habit de toile de coton que les missionnaires lui avaient donné dans leur précédente visite. Ce chef pleura de joie en embrassant ces objets de sa tendresse; ensuite il se hâta d'aller visiter son territoire, et emportant tous ses effets, il nous laissa son fils jusqu'à son retour.

Arrivés au lieu de notre destination, nous avons débarqué à l'entrée d'une vallée étroite. Le village de Ranghilou, résidence de Douaterra, était situé sur une colline à gauche, au milieu de champs de pommes de terre et de patates très-bien cultivés et entourés de haie. On ne se serait pas douté que c'était l'ouvrage d'hommes étrangers à la civilisation.

Les habitans qui s'étaient rassemblés sur le bord de la mer, se pressèrent autour de M. Marsden, dont le nom leur était familier; mais leur joie de le voir n'égalait pas l'étonnement que leur causèrent les animaux qui arrivèrent bientôt après. Les vaches et les chevaux étaient les premiers qui s'offrissent à leur regard. Leur surprise se changea

bientôt en terreur, parce qu'une des vaches se mit à courir de leur côté. Ils durent la prendre pour un monstre qui allait causer des ravages affreux: aussi prirent-ils tous la fuite. On arrêta l'objet de leur frayeur. Ils revinrent. Mais un autre sujet d'admiration fut d'apercevoir M. Marsden à cheval. Tous les Indiens le suivaient des yeux, et sans doute en ce moment ils le prirent pour un être surnaturel.

Le village de Douaterra était entouré d'un fossé profond, au-delà duquel une palissade de pieux très-forts le mettait en état de résister longtemps à une attaque des gens du pays. Chaque maison avait une clôture particulière; il fallut en passer plusieurs avant d'arriver à la maison du chef, située sur la partie la plus haute de la colline. Ce palais ne différait des autres habitations que par les dimensions: il avait vingt pieds de long, quinze de large, et huit de haut; la porte était de même si basse, qu'on ne pouvait y entrer qu'en rampant. Je ne découvris dans l'intérieur que quelques pierres réunies pour former un foyer. On y était suffoqué par la vapeur de la fumée, qui n'avait d'autre issue que la porte. Le hangar extérieur est moins désagréable; on y est à l'air. L'usage d'y prendre les repas est fondé sur une idée superstitieuse. Je comptai une centaine de

maisons et de hangars dans ce village, et j'estimai le nombre des habitans à deux cents.

Douaterra avait trois femmes. M. Marsden offrit à la principale, de la part de la sienne, une robe et une jupe de toile de coton. Il la lui essaya, et madame Douaterra se montra très-fière de son nouvel ajustement. Elle marchait en se regardant avec complaisance, et son exemple confirmait cette vérité que l'amour de la parure est le caractère distinctif des femmes de tous les pays. Cependant son nouveau costume un peu étroit pour sa grosse taille lui allait à mon avis beaucoup moins bien que sa simple natte nouée autour de son corps.

Elle était accouchée depuis peu de temps d'un fils, qui était l'unique héritier de Douaterra. Elle nourrissait cet enfant. La troisième femme du chef lui donnait aussi le sein avec la même tendresse que s'il eût été à elle : celle-ci était fort belle. Ces deux femmes ne manifestaient pas la moindre jalousie l'une contre l'autre ; elles semblaient ne rivaliser que pour se rendre mutuellement de bons offices.

J'avoue que j'ai été frappé de l'affection réciproque des parens chez ces insulaires. La famille de Douaterra en fournissait une preuve. Le père de sa femme principale était venu s'établir chez

lui avec tous les siens, parce qu'il n'aurait pas été convenable qu'un chef quittât son territoire pour aller vivre chez eux dans l'intérieur du pays. Les deux sœurs de sa femme se faisaient remarquer l'une par sa grande beauté, l'autre par sa vivacité extraordinaire. La première paraissait âgée de dix-sept ans ; elle eût été admirée même en Angleterre.

Une troisième femme de Douaterra avait été renvoyée pour cause d'incontinence. Pendant qu'il était à Port-Jackson, elle s'était attachée à un autre homme. Douaterra conservait un vif ressentiment de cette injure. Korra-Korra, dans le territoire duquel le séducteur s'était réfugié, instruit de son méfait, le fit arrêter, et l'envoya garroté à la baie des Iles. Ensuite il fut d'avis, de même que le reste de ses compatriotes, que, conformément à l'usage du pays, Douaterra lui ôtât la vie. Celui-ci ne put s'y résoudre ; il trouvait le châtimement trop cruel : toutefois il voulait lui en infliger un. Consultés sur ce point, nous fûmes d'avis que le coupable devait être fustigé. Douaterra lui fit appliquer trente coups de fouet, puis le renvoya dans le lieu où il était détenu, et où il comptait le retenir jusqu'au départ du navire. Il demanda qu'il y servît trois ans comme matelot ; puis il lui notifia que s'il remettait le pied sur son territoire, il lui ôterait la vie.



La clémence de ce chef, en se bornant à une si légère punition pour une offense qui à la Nouvelle-Zélande est regardée avec autant d'horreur que chez les anciens Hébreux et punie aussi sévèrement, donnait une forte preuve de sa bonté, et fit sur mon esprit une impression durable en sa faveur. C'était peut-être la première fois qu'un individu coupable d'adultère échappait à la mort. Si le crime est découvert dans la cabane de la femme, l'homme est déclaré séducteur, et condamné à perdre la vie; la femme en est quitte pour être rossée; si au contraire celle-ci a été trouvée dans la cabane de l'homme, elle est mise à mort, parce qu'on suppose qu'elle a débauché le galant, qui n'encourt aucune punition. La législation de plusieurs pays de l'Europe pourrait adopter avec quelques modifications les dispositions du code de ces sauvages.

Le jour de Noël nous nous réunîmes tous dans une enceinte que Douaterra avait préparée. M. Marsden célébra le service divin, et prêcha. C'était la première fois que la parole de Dieu était annoncée à ces sauvages. Korra-Korra, qui était venu nous rendre visite à la tête d'une troupe de guerriers, rangea tout son monde dans l'enclos; Douaterra en fit autant. Le premier tenant une canne à la main, dirigeait les mouvemens des insulaires; il les faisait s'asseoir ou se lever en même temps

que nous. On obéissait à son signal avec la même promptitude qu'il le donnait. S'il voyait babiller quelqu'un, il lui enjoignait le silence par un coup bien appliqué sur la tête; mais je rendrai justice ce singulier auditoire, en disant qu'il se comportât d'une manière édifiante.

Le service terminé, M. Marsden pria Douaterra d'expliquer à ses compatriotes qu'il avait annoncé la doctrine du seul Dieu véritable; qu'il était important pour eux de le connaître et de l'adorer, et que par conséquent ils devaient s'efforcer de comprendre cette religion qu'on allait introduire chez eux. Douaterra s'empressa de se rendre l'interprète de ces bonnes nouvelles; mais ses compagnons lui ayant adressé des questions sur divers points relatifs au sujet, il se contenta de leur répondre qu'on les en instruirait un jour à venir.

Dès que nous fûmes sortis de l'enceinte, les naturels au nombre de quatre cents nous entourèrent et commencèrent leur danse de guerre en hurlant et criant comme des forcenés: jugeant sans doute que cette bruyante démonstration de leur joie était la meilleure manière de nous témoigner leur reconnaissance.

Il était temps que les missionnaires bâtissent leurs maisons. C'est pourquoi le canton le plus abondant en bois de charpente se trouvant à une